

Ce qui avance, ce qui recule

Marie-Andrée Lamontagne

Number 61, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78843ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (2015). Review of [Ce qui avance, ce qui recule].
L'Inconvénient, (61), 51–53.

CE QUI AVANCE, C'EST CE QUI RECULE

Marie-Andrée Lamontagne

À partir de quel moment les contours de la réalité s'estompent-ils pour faire place à un double ironique ou parodique. Voilà une question que l'être humain préfère généralement esquiver. Il faut le comprendre. Comment pourrait-il chaque jour s'extirper du lit, travailler, se reproduire, se soumettre, haïr ou aimer s'il ne cessait d'avancer en somnambule vers le mirage qui tremble devant ses yeux ? Cela s'appelle vivre. Mais est-ce suffisant ?

Son nom : Katja Petrowskaja. Le titre de son livre, en allemand comme dans la traduction française : *Peut-être Esther* (Le Seuil). Mieux vaut vous prévenir : après l'avoir lu, ce sera trop tard. La réalité ne pourra plus jamais se dissoudre dans l'ignorance, les défaillances de la mémoire ou les commémorations soigneusement réglées, quelque soin qu'on ait mis, enfant, à vous enseigner l'histoire. Car si, juive née en 1970 à Kiev et maintenant établie à Berlin, vous savez ce qui s'est passé avec Hitler, la Shoah, le nazisme, vous ne savez pas l'essentiel. Ce que fut au juste la vie de vos grands-mères, tantes, arrière-grands-pères et autres ascendants lointains, vos parents semblent en effet l'avoir rayé de leurs souvenirs et, du coup, en avoir interdit

l'accès aux vôtres. Est-ce la barre d'immeuble anonyme où s'est déroulée votre jeunesse soviétique en Ukraine ? Pour les gens de votre génération, la Mittel Europa en noir et blanc, avec ses vieilles à fichu et ses juifs à redingote, est résolument devenue une archive, dont toute vie semble désormais absente et qu'il convient d'examiner plus ou moins froidement, non sans juger avec sévérité les bourreaux et ceux qui agitaient des petits drapeaux sur leur passage.

Ce n'est pas la pitié filiale qui jette Katja Petrowskaja sur les traces de ses ancêtres, et pas davantage le désir de leur redonner une dignité perdue, ce à quoi se sont employés d'ailleurs nombre de pays s'étant imposé un devoir de mémoire au cours des dernières décennies. Certes il entre aussi dans l'entreprise de Petrowskaja, résolument littéraire, beaucoup de curiosité et de sympathie envers les siens, même si la distance et le détachement tirent régulièrement les êtres exhumés du côté des personnages d'un théâtre d'ombres englouti. En réalité, les mobiles de la jeune femme sont égocentriques : qui suis-je ? d'où viens-je ? Loin de desservir le récit, ce narcissisme juvénile tend un miroir à notre époque, tout entière occupée par



le présent. Comme Katja Petrowskaja, qui croit avoir contre elle le fait de ne savoir ni le polonais, ni le yiddish, ni l'hébreu, et pas même le langage des signes que ces ancêtres enseignaient aux enfants, notre époque doit maintenant apprendre à ne plus se satisfaire d'un passé oblitéré, flou ou servi à la sauce du jour. Ajoutez à cela la grâce du style, et

le récit qui en résulte sera souvent bouleversant.

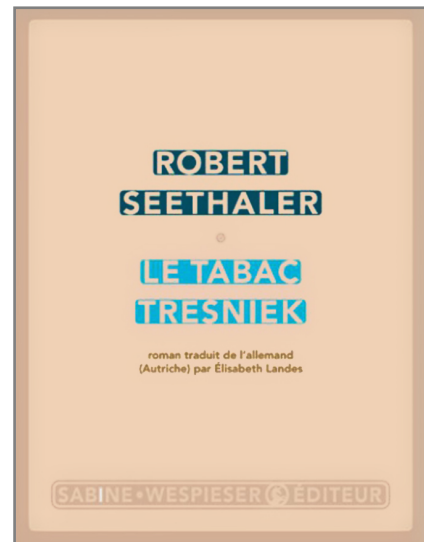
Car il ne s'agit pas seulement d'évoquer ces vies, mais de les inscrire dans un « panorama » et, ce faisant, de se trouver soi-même « dans la rose des vents des événements », d'assister, par exemple, témoin choqué et impuissant, à la scène où une babouchka, sa propre arrière-grand-mère, est tirée à bout portant par le jeune SS ennuyé à qui elle demande son chemin pour se rendre à Babi Yar, comme un avis placardé le lui a ordonné. Il faut avoir fait de solides recherches, recueilli des témoignages, beaucoup lu et savoir jouer en maître de l'imagination et de l'art de raconter pour, avec force coups de frein et d'accélérateur, mener la narration à cette scène-pivot, exempte de voyeurisme comme de sentimentalité, et qui éclaire le titre du livre, le premier que signe Petrowskaja.

Babi Yar, parlons-en (littéralement : ravin des bonnes femmes). Le nom désigne un grand ravin situé à la périphérie de Kiev. Deux kilomètres et demi de longueur, soixante mètres de profondeur par endroits : durant la guerre, l'endroit servit de fosse naturelle où dissimuler des actes qui ne l'étaient pas. Le 29 septembre 1941, 33 771 personnes y furent mitraillées en deux jours, d'abord les patients de l'hôpital psychiatrique, puis ceux parmi la population juive de Kiev qui avaient eu l'inconscience de ne pas fuir quand la Wehrmacht, dix jours plus tôt, avait envahi la ville. L'opération s'étant déroulée sans anicroche, il n'y a plus qu'à chauler les corps, dont certains remuent encore, et à recommencer.

Pendant les deux années qui ont suivi, le régime nazi a fusillé là des prisonniers de guerre, des tsiganes, des passants arrêtés dans la rue, des partisans, des nationalistes ukrainiens. En tout, entre cent mille et deux cent mille personnes ont fini dans le ravin. À l'été 1943, talonnés par l'Armée rouge, les nazis réquisitionnent les trois cents prisonniers du camp voisin pour jour et nuit déterrer les morts et en brûler les os. Quand la guerre prend fin, seuls quatorze des trois cents prisonniers ont survécu et peuvent témoigner. C'était compter sans Staline et son antisémitisme. Une de ses dernières actions

avant de mourir aura été d'ordonner l'exécution du comité antifasciste juif. Dès lors, vingt ans de silence envelopperont Babi Yar avant que, en 1961, le massacre ne fasse l'objet d'un poème que le poète russe Evgueni Evtouchenko fera paraître dans une revue à Moscou. Une digue a sauté. Cependant, six années encore devront s'écouler avant qu'une pierre commémorative ne soit installée sur le site, et même alors la milice chasse ceux qui y déposent des fleurs. Par sauts, touches, évocations, tâtonnements, brusqueries et volte-face, Petrowskaja raconte une histoire de honte et d'oubli, celle de la monstrueuse entreprise nazie, dont le ravin de Babi Yar fut un épisode marquant.

En 1976, un premier monument est érigé... à la gloire des héros soviétiques. Entretemps, l'endroit est devenu un parc, bientôt enclavé dans Kiev qui s'étend. D'autres monuments apparaissent au fil des ans, cette fois spécialement à la mémoire des juifs massacrés. Mais inscrire l'abject dans la pierre n'offre aucune garantie contre l'oubli. Aujourd'hui c'est en métro qu'on va à Babi Yar. Les femmes y font leur jogging ; les hommes boivent leur bière assis sur un banc ; les retraités ramassent les bouteilles vides. Enfant, la narratrice se souvient d'y être venue en promenade, le dimanche, avec ses parents qui ne disaient mot des grands-parents reposant, si l'on peut dire, là-dessous, et qui préféraient plutôt lui faire admirer les fresques du 12^e siècle de l'église Saint-Cyrille, non loin. Et comme si le décor n'était pas assez irréel, Petrowskaja, maintenant lancée dans sa quête familiale, tombe un jour sur des jeunes gens en costume qui y jouent un *remake* du *Seigneur des anneaux*. Certes, « le passé avale les bruits du présent », mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'il les régurgite d'étrange façon à Babi Yar, en faisant littéralement jaillir de terre les pierres tombales de cimetières anciens. Construit comme une série d'épiphanies, jusqu'à la dame blanche de la scène ultime, *Peut-être Esther* réussit le tour de force de renouveler ce que, au risque de la banalisation, les générations de lecteurs qui ne l'ont pas connue appellent « littérature de la Shoah ».



UNE CERTAINE VIENNE

On ne savait pas, diront plusieurs, quand la machine de la Solution finale sera démontée et montrée dans toute sa perversité, après la libération des camps. *Le Tabac Tresniek*, de l'Autrichien Robert Seethaler (Sabine Wespieser), adopte le point de vue du jeune Franz, dix-sept ans, que sa mère a mis en apprentissage à Vienne chez une connaissance à elle, le buraliste Otto Tresniek. Estropié de la Grande Guerre, ce dernier s'est vu consentir par l'État, pour services rendus à la patrie, l'exploitation d'un bureau de tabac comme moyen de subsistance. Nous sommes en 1937. Dans leur village situé en montagne, sur les rives de l'Attersee, à Nussdorf, la mère et le fils étaient parvenus jusque-là à se tirer d'affaire tant bien que mal. Mais que meure, malencontreusement frappé par la foudre, le potentat local à qui la mère accordait ses faveurs moyennant rétribution, et le jeune Franz est bien forcé de quitter l'enfance et le paradis qu'était la cabane de pêcheurs où il vivait avec sa mère. Le voilà installé dans le centre de Vienne. Là, son apprentissage d'un métier et tout aussi bien celui de la vie, sous les espèces de la Femme (à l'effrayante et fascinante majuscule), coïncident avec la montée en puissance du nazisme dans le pays voisin, au chancelier qui fera bientôt de l'Autriche son arrière-cour.

Le comptoir d'un bureau de tabac, à la clientèle éclectique, peut se révéler un poste privilégié pour observer le monde

tel qu'il se défait. C'est la tâche qui attend Franz sans qu'il l'ait cherchée, malgré la tourmente où le plongent des amours que les lettres écrites régulièrement à sa mère sont impuissantes à apaiser. Mais voici que grondent des orages qui se révéleront bien plus violents que ceux ayant jamais tonné dans les montagnes de son enfance. Pourquoi personne ne dit-il rien quand le boucher voisin peint avec du sang de porc les mots *ami des Juifs* sur la vitrine du tabac d'Otto Tresniek ? Franz, qui nettoie l'injure en ronchonnant, peut-il soupçonner que l'indifférence des voisins annonce celle affichée par les populations locales quand partiront les premiers convois ou que s'élèveront les premiers camps à la périphérie des villes ?

On ne sait pas, en fin de compte on ne sait rien de la vie, et en ces temps troubles mieux vaut ne pas savoir : le leitmotiv accablant traverse le roman, alors que s'éveille la conscience de Franz à la nécessité, bien au contraire, de savoir. C'est qu'entretemps, il s'est lié avec l'un des fidèles clients du bureau de tabac, médecin des affects et grand amateur de cigares qui s'y connaît un peu en arpentage de territoires inconnus. Ce n'est pas le moindre plaisir de lecture que procure *Le tabac Tresniek* que de multiplier les clins d'œil à la psychanalyse et de la montrer en action au moyen des multiples associations qui ponctuent le roman, des rêves systématiquement notés par Franz, du reflux des souvenirs d'enfance, des conversations, enfin, avec le célèbre Viennois, au cours d'une analyse qui ne dit pas son nom, sur fond de fin d'un monde imminente.

Insensiblement, avec finesse, le jeune garçon devient ainsi une bouche de vérité qui éclaire le lecteur sur divers sujets, allant des débuts du freudisme à la nature éphémère des journaux, en passant par la grande affaire que sont l'amour et la sexualité, tandis que le nazisme triomphant se donne à voir à mille signes. Pourtant, il faut bien vivre. Franz est-il dans le déni quand il écrit à sa mère que Tresniek est mort des suites d'une maladie, alors qu'il a assisté à son arrestation et qu'au moins une fois il est allé lui rendre visite en prison ? « Même si les Juifs sont des gens convenables, lui avait-elle écrit un jour, ça risque de

ne pas leur servir à grand-chose, vu que tout le monde autour d'eux a renoncé à l'être depuis longtemps. »

UNE LITTÉRATURE PLUS VASTE

Si la tentative d'extermination des Juifs d'Europe a échoué, pour Imre Kertész, il est une réalité qui a sombré, corps et biens : la culture européenne de jadis, où le Juif jouait un rôle déterminant. Déporté à Auschwitz à quinze ans, rescapé de Buchenwald, l'auteur d'*Être sans destin* et de *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* refuse d'être rangé dans la catégorie « littérature hongroise ». Sa famille littéraire revendiquée se situe plutôt dans l'ensemble appelé « littérature juive d'Europe centrale », qui n'a que faire des frontières nationales et s'est écrite en allemand.

Cela, il l'affirme avec douleur dans *L'ultime auberge* (Actes Sud), tout en maudissant le sort qui l'aura fait écrire dans une langue mineure, le hongrois, et habiter une ville provinciale, Budapest, quand c'est à Berlin qu'il respire. Ce n'est pas la seule déploration faite dans ce roman tiré du journal d'un roman en train de s'écrire, œuvre noire, magnifique, toute en reprises sur le motif et ponctuée d'éclairs de lucidité. Ainsi, sur l'exil, ce constat sans issue : « Ceux qui partent emportent leur culture, ceux qui

restent la détruisent. »

Pour Kertész, l'esprit d'Auschwitz n'est pas mort. Il se vérifie quand se réalise sa prédiction selon laquelle la troisième génération récupérera le nazisme. Il se perpétue dans l'autodestruction de la civilisation occidentale à laquelle son grand âge le fait assister, ainsi que dans la disparition annoncée de ce qu'il appelle la « créativité éthique », c'est-à-dire la pratique de l'art dans une solitude aristocratique, comme une valeur s'opposant à la « bêtise démocratique » et aux « statistiques de vente ». Et le fait que ces pensées viennent à un homme qui, après les exactions nazies, aura été en butte aux vexations d'un régime totalitaire où il aura vécu chichement de traductions avant de recevoir sur le tard, en 2002, comme une ironie suprême de l'Histoire, le prix Nobel de littérature, ne fait qu'ajouter à la véracité des signes ici décryptés. Avec celui à qui l'Histoire et l'actualité apparaissent de plus en plus souvent comme un « film d'action kitsch », il faut donc s'interroger : est-ce vraiment la réalité qui recule ou le sentiment d'irréalité qui progresse en chacun ? Il est des lectures qui donnent le vertige. Elles n'en sont pas moins nécessaires. ■

PEUT-ÊTRE ESTHER

Katja Petrowskaja
Traduit de l'allemand (Allemagne)
par Barbara Fontaine
Le Seuil, 2014, 288 p.

LE TABAC TRESNIEK

Robert Seethaler
Traduit de l'allemand (Autriche)
par Élisabeth Landes
Sabine Wespieser éditeur, 2014, 256 p.

L'ULTIME AUBERGE

Imre Kertész
Traduit du hongrois par Natalia Zarembo-Huvsvai et Charles Zarembo
Actes Sud, 2014, 320 p.

